Une étude de la langue française à travers les œuvres des auteurs du Midi de la deuxième moitié du XIXe siècle

« Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne *Vaugelas.* »
(Molière, *Les femmes savantes*)

Le français en provençal

Alphonse Daudet, Paul Arène, Jean Aicard, Emile Zola comme beaucoup d'autres parmi leurs contemporains ont écrit leurs œuvres, en français avec un accent tout à fait provençal.

Ce qui explique l'originalité de textes entièrement rédigés dans la langue nationale aux couleurs et aux parfums du Midi. Un Midi qu'ils connaissent et qui leur appartient depuis leur naissance. Un Midi qui transparaît clairement d'une syntaxe respectueuse des règles imposées par les institutions publiques.

C'est donc qui Frédéric Mistral dans une lettre datée du 12 décembre 1869 adressée à son ami Alphonse Daudet semble avoir trouvé la formule la plus appropriée pour résoudre ce problème difficile :

> « Ton nouveau livre, les *Lettres de mon Moulin*, a toutes les exquises qualités de tes précédentes œuvres ; de plus, il est tout à fait provençal. Tu as réussi avec un merveilleux talent ce problème difficile : écrire le français en provençal. »[1]

Ecrire le français en provençal ou bien écrire la Provence en français : tel est le choix de Daudet et d'Arène dont la collaboration controversée à propos des *Lettres de mon moulin* montre à quel point cette écriture de la Provence était devenue une raison de discussion aussi bien parmi les spécialistes de littérature provençale que parmi les écrivains de langue d'oïl.

D'après le secrétaire d'Anatole France, M. J.J. Bresson, la Provence est la province de Daudet en dépit de l'influence considérable qu'il faut reconnaître à Arène dans son œuvre comme le relate M.T. Jouveau dans son ouvrage intitulé *Alphonse Daudet et Frédéric Mistral, La Provence et le Félibrige :*

> « C'est un fait : la Provence est la province de Daudet. France, l'ami de Daudet s'insurgeait contre cette royauté. (…) A l'en croire, Alphonse Daudet n'aurait jamais trouvé sa voie, sans Paul Arène. Il eût perdu son accent, il eût renié l'ail, le thym et le laurier pour l'inévitable cornichon

[1] Jacques-Henri Bornèque, *Daudet-Mistral, Histoire d'une Amitié,* Juillard, 1997, p.156-7.

parisien. Le nîmois s'était enrhumé dans les brumes lyonnaises et c'est Arène, au nom si latin qui aurait rendu au *Petit Chose* l'accent du terroir, cet air sonore qui cingle les arènes, la Tour magne et les tours dorées de Tarascon. »[2]

La magie du style est ce qui différencie cette écriture française en provençal. Toute confusion ne pourrait s'expliquer que par l'unicité d'une Provence si longuement décrite par les auteurs au risque de se répéter. D'où la place unique de la *Chèvre d'or* de Paul Arène dont le périple n'est autre qu'une splendide occasion de parcourir une terre aux beautés ancestrales. Magnifique tableau apprécié en termes élogieux par le poète Frédéric Mistral qui loue à la fois la véridicité de l'animal légendaire ainsi que le réalisme du cadre dans lequel évolue cette *Chèvre d'or :*

« J'ai lu avec un plaisir de poète et de Provençal, ton joli roman de *La Chèvre d'or*, cueilli page à page, comme on dirait fleur à fleur, dans les pierrailles de nos ravines et les anfractuosités de nos golfes. On voit que tu fis cela par amour de la terre, et des gens qui l'habitent, en vrai chercheur de Chèvre d'or, qui ne fera jamais fortune, mais qui verra peut-être, au sommet des rocs bleuâtres, l'épaule d'Esterelle se dorer dans la lumière. Ce coin de création du Pujet-Maure, que tu as reconstitué avec le souvenir de tes observations si fines, est tout blanc de clarté poétique. On sent que le conteur a vécu là, et on le sent aux odeurs aromatiques dont l'herbe des montagnes a embaumé le style. (…)Compliment donc au Majoral qui a chanté si gentiment la Provence Sarrasine. »[3]

On sent que le conteur a vécu là, on le sent aux odeurs aromatiques et aux herbes des montagnes qui ont embaumé son style français aux senteurs bien provençales :

« Les habitants du Pujet-Maure : (…) la race subsistait ainsi que certaines coutumes caractéristiques. Et M. Honnorat citait des familles : les Quitran, les Goiran, les Roustan, les Autran :

-Tous ces noms en *an*, disait-il, sentent leur origine, arabe. Nous en tenons aussi, nous autres les Gozan ; et, si vous avez de bons yeux, vous pouvez distinguer sur notre porte un restant d'écusson de tournure assez magrébine. Je n'ai pas eu le temps de vérifier la valeur des théories ethnographiques et linguistiques du brave M. Honnorat. »[4]

Des Alpilles de Daudet aux montagnes du Pujet-Maure, la Provence sarrasine est remarquablement chantée par Jean Aicard qui dans son roman en vers intitulé *Miette et Noré***,** situé dans la Crau, lance un véritable appel à la capitale en faveur du maintien du français en tant que langue officielle :

[2] Marie Thérèse Jouveau, *Alphonse Daudet et Frédéric Mistral, La Provence et le Félibrige*, Imprimerie Berre, 1980, p.146. Il s'agit là d'une influence limitée, à l'en croire le spécialiste de langue d'oc Charles Rostaing car, selon lui, l'écrivain de Sisteron n'aurait apportée qu'une contribution de second plan à son ami Daudet : « On n'aurait jamais dû soulever, après l'article de Paul Arène, le problème de cette collaboration avouée par les deux auteurs et mise au point par le principal intéressé. C'est en toute sérénité que nous pouvons continuer à parler des *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet. Sans doute, Paul Arène y a-t-il collaboré au début, et de cette collaboration est née en fait la magie du style de l'un et de l'autre. Daudet a gardé quelques choses du parfum du buis et des lavandes dont Blanquet était chargé, Arène a emporté sur ses habits un peu de la farine du moulin. Tant mieux pour la littérature française, tant mieux pour la Provence : ce problème irritant de la paternité des lettres de mon moulin me semble ainsi parfaitement résolu. », *op. cit.*, p.139.

[3] Paul Bonfils, *Paul Arène, Poète, Félibre et Conteur*, Feu, 1933, p.282

[4] Paul Arène, *La Chèvre d'or*, Marcel Petit, 1994, p.49.

« J'ai traduit en français cette âme provençale,
L'âme de nos patois, - morts qu'on aime toujours –
Et c'est le testament des anciens troubadours
Que je mets à tes pieds, ô notre capitale. »[5]

C'est à *Paris* en effet que le poète toulonnais dédie son roman français en provençal. Il chante la Provence en français car :

« Foi, légende et patois s'effritent miette à miette,
J'ai donc mis le français aux lèvres de Miette,
Et j'ai planté l'esprit nouveau – sur les tombeaux. »[6]

Le livre débute ainsi par une *invocation* à la Provence aussi significative qu'explicite :

« Provence (…)
Tombe vivante des aïeux
Dicte-moi des vers forts comme tes rochers mêmes,
Et, comme ton ciel, pur et bleu. »[7]

C'est bien la Provence qui dicte son style aux écrivains du Midi. Un Midi aussi proche que les auteurs en sont éloignés. Un Midi dont ils sont les dépositaires et qui a pénétré leur âme jusqu'à modifier leur style. Un style fort comme les rochers qu'ils ont connu enfants comme Emile Zola le précise dans ses vers de son poème de jeunesse intitulé « L'Aérienne » :

« Autour d'Aix, la romaine, il n'est pas de ravines,
Pas de *rochers* perdus au penchant des collines,
Dans la vallée en fleur pas de lointains sentiers,
Où l'on ne puisse voir l'empreinte de mes pieds. »[8]

En effet, la Provence est aussi la province de Zola. Une ville dont la topographie ressemble étrangement à celle *d'Aix la romaine* où l'auteur passa toute son adolescence :

« (…) Plassans est divisé en trois quartiers absolument distincts : le vieux quartier, où vous n'avez que de consolations et des aumônes à porter ; le quartier Saint-Maure, habité par la noblesse du pays, un lieu d'ennui et de rancune dont vous ne sauriez trop vous méfier ; et la ville neuve, le quartier qui se bâtit en ce moment encore autour de la sous-préfecture, le seul possible, le seul convenable… »[9]

Plassans devient la petite ville de province à conquérir. Typiquement méridionale, elle est curieuse au point de vue politique car même la politique prend ici un accent provençal.

[5] Jean Aicard, *Miette et Noré,* Charpentier, 1880, p.6
[6] *Ibid,* p.5.
[7] *Ibid,* p.9.
[8] Emile Zola, « L'Aérienne », *Cercle du livre précieux, 1969,* p.896.
[9] *Ibid, La conquête de Plassans, op. cit.,* p.90. D'où les premières *notes générales sur la marche* des *Rougon-Macquart,* qui mentionnent le thème de *l'hérédité dans une province :* Plassans. Il est important de noter que depuis le manuscrit du premier roman de la série intitulé la *Conquête de Plassans,* le terme *province* revient sans cesse *:* « La *Province* satisfaite et jouissant après le coup d'Etat. » L'*Ebauche* commence aussi par une annotation qui précise : « Ce roman est la *province* sous l'Empire. » Et encore, quelques lignes plus tard : « tableau d'une petite ville de *province* où l'empire trône en paix dans une bourgeoisie satisfaite. »

Accent provençal qui ressort entre les lignes d'une inégalable langue française dans laquelle est composé le roman, celle parlée par des provençaux d'origine.

L'écrivain donne la parole à François Mouret, qui *après avoir accumulé une grosse fortune à Marseille dans le commerce des amandes est venu se retirer à Plassans*, pour décrire l'essence même de cette politique provençale :

> « -Vous ne connaissez pas Plassans, c'est dommage, car Plassans est très curieux, au point de vue politique… Le coup d'Etat a réussi ici parce que la ville est conservatrice. Mais, avant tout, elle est légitimiste, profondément légitimiste. Si bien que dès le lendemain de l'Empire, elle a voulu dicter ses conditions ; et comme on ne l'a pas écoutée, elle s'est fâchée, elle est passée à l'opposition. »[10]

Telle est l'esprit politique dans le Midi. Telle est la représentation de Zola d'un Midi dont il connait les hommes et leurs coutumes. Quel magnifique exemple de français en provençal que celui incarné par les personnages des *Rougon-Macquart*, provençaux de souche, qui portent en eux toutes les caractéristiques d'un idiome et d'une terre que la langue de leur auteur ne cesse de mettre en valeur par une écriture qui en apparence leur est totalement étrangère. Tout part de la province. Tout part de la Provence.

[10] *Ibid*, BN, Ms, *op. cit*, p.56.

Le provençal en français

Sa connaissance du provençal étant extrêmement limitée, n'ayant jamais véritablement appris ou encore moins pratiqué l'idiome du pays d'Aix, Zola n'hésite pas à faire parler ses personnages dans la langue qu'il connaît. Et qu'ils connaissent. Les affirmations concernant les compétences en langue provençale du petit avocat de province parti de Plassans pour Paris, Eugène Rougon, ne sont donc pas étonnantes. Cela apparaît de manière plus explicite dès le chapitre III de *Son Excellence Eugène Rougon* alors que celui-ci assiste à une conversation entre des invités d'origine méridionale dans le salon de la comtesse Balbi :

> « Rougon à *sa connaissance du provençal*, finit par comprendre quelques mots qui le rendirent grave : il était question du roi d'Italie, de Cavour, d'une entrevue secrète qui pourrait avoir lieu entre l'homme d'Etat et l'Empereur. »[11]

Rares sinon presque nuls les essais de Zola dans cette langue qu'il comprend mais qu'il ne maîtrise pas. Ses tentatives d'expérimenter une autre forme d'écriture en utilisant des formules provençales traduites en français s'étaient manifestées dans son conte écrit en 1877 intitulé *Naïs Micoulin.*

L'emploi du mot *patois* précédé par des verbes de locution tels que *murmurer* et *bégayer* lui permet de rendre une certaine véridicité au récit où le méger, M. Micoulin, peut ainsi s'exprimer dans l'idiome du pays : « Le méger, qui entendit cette réponse, murmura en *patois* : 'Allons, M. Frédéric ne va pas tarder à partir pour Marseille.' »[12] Quelques lignes plus loin, le même personnage s'adressant à sa fille Naïs : « Il n'osa pas frapper, il bégaya seulement en *patois*, tremblant de rage : ' Va, va, je le tuerai.' »[13]

Zola *provençalise* donc son français en utilisant des mots qui traduisent, de manière très littéraire, un idiome que lui-même n'a jamais appris.

Daudet, par contre, ayant une meilleure connaissance de l'idiome du pays de son enfance, fait une utilisation toute particulière, comme il le dit dans *Numa Roumestan*, de ce *français barbare, frotté d'ail.*[14]

A commencer par l'image de l'arlésienne fraîchement arrivée à Paris, faisant ses courses au passage du Saumon, perdue dans la terminologie *barbare* des produits les plus élémentaires dont elle ne semble plus se souvenir :

> « Jamais voyageur perdu dans un bois mal hanté ne se cramponna à sa valise plus énergiquement que la provençale ne serrait contre elle sa *saquette*, quand elle traversait la rue avec sa jupe verte, sa coiffe arlésienne, sur lesquelles se retournaient les passants, quand elle entrait chez les marchands où sa démarche de cane, sa façon de donner aux objets un tas de *noms baroques*, d'appeler des céleris des *âpis*, les aubergines des

---

[11] Emile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, BN, *Ms*, NAF 10291, p.56.
[12] *Ibid*, *Naïs Micoulin*, Cercle du livre précieux, 1968, p.698.
[13] *Ibid*, p.711.
[14] Alphonse Daudet, *Numa Roumestan*, Lemerre, 1925, p.4.

mérinjanes, la faisaient , elle, Française du Midi, aussi égarée, aussi étrangère, dans la capitale de France, que si elle fût arrivée de Stockholm ou de Nijni-Novgorod. »[15]

Même des mots comme céleris ou aubergine prennent ici un accent totalement baroque sortis de leur contexte habituel pour être transposés dans la réalité d'un Midi très lointain de la capitale. Comme le précise l'auteur quelques lignes plus loin, il s'agit là des *flots de charabia* mêlés à une *langue d'oïl francisée* :

> « L'histoire du cousin Puyfourcat et de son héritage, les deux cents francs par soirée, leur protecteur Roumestan dont elle parlait, disposait comme d'une chose absolument à elle, l'appelant tantôt Numa, tantôt le *menistre*, avec une emphase plus grotesque encore que sa familiarité, tout roulait, se mêlait dans des *flots de charabia*, de *langue d'oïl francisée*, jusqu'au moment où la méfiance reprenant le dessus, la paysanne s'arrêtait, saisie d'une crainte superstitieuse de son bavardage, muette brusquement, les lèvres serrées comme les cordons de la *saquette.* »[16]

D'autre part, le fait de parler ensemble, en *patois*, pour Numa Roumestan et son ami Bompard, devient une raison d'exclusion pour Natalie, la femme de Numa, surtout à cause de leurs plaisanteries locales intraduisibles :

> « Ce méridional en délire faisait la joie de Roumestan. (…) Mais Rosalie ne pouvait souffrir ce comparse de son bonheur, toujours entre elle et son mari, (…). Les deux amis parlaient ensemble en *patois*, qui la mettaient à part, riaient de *plaisanteries locales intraduisibles. »*[17]

La tante Portal tente ainsi de remédier à sa manière à cette incompréhension occasionnée par un patois qu'elle estime à son tour dévalorisant en dépit de ses origines provençales :

> « [Ses] conversations fastidieuses et vides avaient, pour les pimenter, le français le plus amusant, le plus bizarre, dans lequel des poncifs, des fleurs sèches de vieille rhétorique se mêlaient à d'étranges *provençalismes*, madame Portal détestant la langue du cru, ce patois admirable de couleur et de sonorité qui vibre comme un écho latin par-dessus la mer bleue et que parlent seuls là-bas le peuple et les paysans. »[18]

Autre exemple singulier, *Le Marquis de Saffras* présente un éventail important d'expressions provençales en français. Jules de la Madelène pousse à l'extrême, jusqu'au ridicule, l'obsession de respecter la langue française de certains de ses personnages comme la tante Blandine :

> « Il faut garder son rang, disait-elle, et son respect pour la langue française allait si loin qu'elle disait toujours le *salée*, la *poivrée* pour désigner la salade, la poivrade, et tous les mots à désinence pareille, qui lui faisaient l'effet d'horribles *provençalismes*. »[19]

Nombreux sont les termes provençaux qui apparaissent tout au long du récit littéraire, en français : *moussu, fadad, corset, mitmat, cadeou, cadélas, tiro-peou, revenge, cagnard, etc.*[20]

---

[15] *Ibid,* p.117.
[16] *Ibid,* p.118.
[17] *Ibid,* p.46.
[18] *Ibid,* p.67.
[19] Jules de la Madelène, *Le Marquis de Saffras,* La chasse au Snark, 2003, p.143.

A noter aussi la présence d'un refrain en provençal très populaire en Provence : « *t'an toundut cabassut ; la cigalo t'a mordut.* »[21]

Ce mélange apparent entre français et provençal sert à démontrer à quel point dans cette moitié de XIXe siècle la langue nationale n'était pas encore comprise par tout le monde, surtout dans les campagnes où elle avait tendance à demeurer une langue étrangère. D'où la réaction d'Espérit face aux gens de langue française, en expédition dans la montagne, qu'il accompagne comme s'il était un étranger parmi eux :

> « Espérit ne perdait pas un mot de ces discours ; il en retenait le plus possible, mais sans bien comprendre ; souvent, le sens d'un mot, d'une phrase, lui échappait, mais prenait la phrase à la volée, telle qu'elle lui arrivait, et il la fixait dans un coin de sa mémoire, comme il l'eût fait d'une *phrase latine*. »[22]

Jean Aicard choisit à son tour une solution intermédiaire dans cette écriture de la langue provençale en français en donnant aux personnages la possibilité de s'exprimer dans les deux langues à la suite.

Une étude approfondie de la *langue volontairement provençalisée* par l'écrivain toulonnais a été faite par Mme Martel dans sa thèse intitulée *Jean Aicard et la Provence* dans laquelle le vocabulaire ainsi que la syntaxe font l'objet d'une analyse détaillée.[23]

Ces pages offrent un large aperçu de l'utilisation du provençal en français dans l'écriture romanesque de Jean Aicard surtout en ce qui concerne les phrases françaises dont il est facile de percevoir la forte ressemblance avec les phrases provençales. Dans *Maurin des Maures* comme dans *L'Illustre Maurin* ce souci de vraisemblance avec les parlers du terroir se retrouvent facilement dans des expressions telles que :« Tu es toi, Maurin ? dit Pastouré, en voyant entrer son ami. – Je suis moi, bonjour, dit Maurin. » Ou bien : « Je suis là que je pense des choses terribles. »[24]

La question qui se pose est celle de savoir quelle est la différence entre ces deux parlers en apparence très différents mais en réalité réunis par une écriture française traduite en provençale et semé d'idiotismes tels que *osco*, *Manosco*.[25]

Cette dualité linguistique caractérise l'ensemble de la narration acaridienne souvent clairsemée de noms et d'expressions provençaux. Il n'est pas difficile de lire le nom de Maurin de Maures dans l'idiome du pays : *Maourin deïs Maouros*[26] . Ou bien, des expressions telles que : *Noun dé pas Dioû*.[27]

---

[20] Traduction en français : monsieur, gilet, moitié fou, petit chien, tire-poil, revanche, cheminée du roi, etc.
[21] Jules de la Madelène, op. cit ., p.271. « On t'a tondu, grosse tête : la cigale t'a mordu. »
[22] *Ibid,* p.84.
[23] Louise.Martel, *Jean Aicard et la Provence, Thèse,* Aix-en-Provence, p.185-199.
[24] *Ibid* .
[25] *Ibid,* p.20.
[26] Jean Aicard, *Maurin des Maures,* Phébus Libretto, 1996, p.150.
[27] *Ibid,* p.28.

La conception du langage que se fait Caboufigue, l'un des camarades de Maurin dont le nom propre n'est en lui-même qu'une simple *galéjade*, est sans doute significative pour mieux cerner cette réciprocité langagière :

> « Il continuait à s'exprimer dans un français canaille semé de locutions triviales. Il parlait, si l'on veut, la langue de Maurin. Mais Maurin la parlait en homme de la nature et Caboufigue en homme des rues. »[28]

Après une étude minutieuse du texte de *L'Illustre Maurin*, on aurait tendance à penser que l'auteur ait pu trouver son juste milieu dans l'alternance entre ces parlers plutôt que dans l'élimination de l'un ou de l'autre. Il laisse pour cela la parole à l'un de ses personnages, Mascurel, pour expliciter celui qui pourrait être entendu comme un véritable théorème de l'écriture acaridienne dans ce type de roman régionaliste :

> « Mascurel avait une façon tout à fait singulière de parler : s'il s'exprimait en provençal, il traduisait aussitôt sa phrase en français ; si en français il la traduisait immédiatement en provençal. Il disait : « *Bonjoù*, bonjour. Et alors, ça va bien aujourd'hui ? *et alors, va ben, ueï ? Jugarioù qué fera beoù*, je parierais qu'il fera beau. Je suis content de vous voir, *sioù countent deé vous véïre*… »[29]

La présence d'expressions patoises parfaitement traduites en français dans un style tout à fait conforme à la langue nationale est à souligner dans le deuxième volet des aventures de *Maurin des Maures*. C'est ainsi que *L'illustre Maurin* chante en provençal dont voici un parfait exemple de traduction en français :

> « On marie une jardinière
> A Saint-Michel ;
> On lui donne pour dot cinquante
> Chapelets d'oignons
> Et des radis !
> Et avec quelques melons
> Et beaucoup de pastèques,
> On lui donne cinquante piments ! »[30]

Eugène Le Roy aussi dans ses romans préfère, comme le dit lui-même, patoiser en français et franciser en patois : *que l'on m'excuse donc si je patoise en français, et si je francise en patois.* [31]
Il est facile d'ailleurs de remarquer chez lui une certaine tendance à translater les proverbes et les dictons du terroir en français :

> « Combien de fois depuis, j'ai reconnu la grandissime vérité de ce dicton de mon oncle, que je translate de notre patois en français : *maître de soi, maître de chez soi ; petite maison, grand cœur : voisin du bonheur.* »[32]

---

[28] *Ibid*, p.244.
[29] *Ibid*, *L'Illustre Maurin*, Phébus, 1997, p.42.
[30] *Ibid*, p.252.
[31] Eugène Le Roy, *Le moulin du Frau*, Sud Ouest, 2007, p.26.
[32] *Ibid*, p.61.

La raison de ce choix s'éclaircit par les mots de *Jacquou le Croquant*, personnage homonyme du roman, qui revient sans cesse sur le problème de la langue. Une langue française toujours incomprise par les gens du peuple :

> « Le curé (…) l'entretenait en patois, parce que Jean, étant sans instruction aucune, ne savait même pas parler le français, comme d'ailleurs presque tous les gens de par chez nous. »[33]

Pour sa mère la situation n'est guère meilleure car elle est toujours obligée d'utiliser le patois pour prier : *elle prie en patois, ne sachant parler français.* [34]

Par le biais de ses personnages, l'auteur périgourdin étudie une des problématiques le plus complexes de cette deuxième moitié de XIXe siècle : celle d'un pays non seulement divisé entre le Nord et le Midi mais aussi et surtout divisé à l'intérieur de lui-même par un clivage linguistique et culturel empêchant le déroulement normal de la vie quotidienne : « Pendant que ma mère déposait, un monsieur répétait en français ce qu'elle avait dit en patois. »[35]

En l'absence des véritables enseignements octroyés par les autorités publiques, l'instruction élémentaire n'étant pas encore assez répandue à cette époque dans les zones rurales, l'apprentissage du français restait entre les mains du clergé : « Je savais passablement le français, un français plein d'expressions du terroir, de vieux mots, d'anciennes tournures, comme le parlait le curé. »[36] Or, le rôle du clergé s'arrête où commence celui des écrivains, régionalistes, qui par leurs écrits ont contribué à faire connaître une situation de malaise social et culturel ayant perduré jusqu'à la fin du siècle.

Finalement, c'est dans *Le Moulin du Frau* que Le Roy expose sa vision des choses :

> « C'était une coutume générale alors, même dans la bonne bourgeoisie, de parler le *patois*, et *d'en faire entrer des mots et même des phrases dans les parlements faits en français. De là, ces locutions patoises, ces tournures de phrases translatées de Périgourdin en français dont nous avons l'accoutumance*. J'en devrais parler au passé, car si autrefois, chacun tenait à gloire de parler familièrement notre vieux patois, combiens de périgourdins l'ignorent aujourd'hui ! Cette coutume a disparu avec les bonnes coiffes à barbes de nos grands-mères, avec nos vieilles mœurs simples et fortes, notre amour des coteaux pierreux, et ces habitudes de vie rustique, qui avait fait cette race robuste et vaillante, dont Beaupuy, Daumesnil et Bugeaud sont des types remarquables. Aujourd'hui, on voit des Périgourdins qui n'aiment pas l'ail, et ne savent pas le patois.
>
> Ce petit écart de mon récit, expliquera pourquoi j'emploie, *en écrivant en français, des expressions qui ne sont pas françaises, et pourquoi je donne à des mots français leur signifiance patoise*. Les anciens me comprendront tout de même, et ceux qui n'ont pas tout à fait oublié les coutumes du pays ; les autres, non, mais je n'y puis rien. »[37]

---

[33] *Ibid, Jacquou le croquant*, Pocket, 1990, p.198.
[34] *Ibid*, p.80.
[35] *Ibid*, p.86.
[36] *Ibid*, p.145.
[37] *Ibid, Le moulin du Frau, op. cit.*, p.25-6.

Bibliographie

Manuscrits

Zola (Emile), *La conquête de Plassans*, Manuscrit autographe 459ff, n°10279-80. Notes Préparatoires, Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, NAF 10280.

Ibid, *Son Excellence Eugène Rougon*, Bibliothèque nationale, Département des Manuscrits. Manuscrit autographe 477ff, NAF 10291. Notes préparatoires 274ff, NAF 10292.

Œuvres

Aicard (Jean)**,** *L'Illustre Maurin*, Paris, éd. Phébus, 1997.

Ibid, *Maurin des Maures*, Paris, éd. Phébus Libretto, 1996.

Ibid, *Miette et Noré*, Paris, éd. Charpentier, 1880.

Arène (Paul), *La Chèvre d'or*, Arles, éd. Marcel Petit, 1994.

Daudet (Alphonse), *Numa Roumestan*, Paris, éd. Lemerre, 1925.

La Madelène (Jules de), *Le Marquis de Saffras*, scènes de la vie comtadine, Lorimier Montréal (Québec), éd. La Chasse au Snark, 2003.

Le Roy (Eugène), *Jacquou le croquant*, Paris, éd. Pocket, 1990.

Ibid, *Le moulin du Frau*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2007.

Zola (Emile), « L'Aérienne », dans *L'Amoureuse Comédie*, Œuvres complètes, Paris, éd. Cercle du Livre Précieux, T.XV, 1969.

Ibid, *Naïs Micoulin*, Œuvres Complètes, Paris, éd. Cercle du Livre Précieux, T.IX, 1968.

Etudes critiques

Bonfils (Paul), *Paul Arène, Poète, Félibre et Conteur*, Aix-en-Provence, éd. du Feu, 1933.

Bornèque (Jacques-Henri), *Daudet-Mistral, Histoire d'une Amitié*, Correspondances 1860-1897, Paris, éd. Juillard 1979.

Jouveau (René), *Alphonse Daudet et Frédéric Mistral*, *La Provence et le Félibrige*, Nîmes, Imprimerie Berre, 1980.

Martel (Louise), *Jean Aicard et la Provence*, *Thèse*, Aix-en-Provence, 1957.